



CULTURES D'ÉCOLES, ÉCOLE DE CULTURE

L'ÉCOLE : UN PROJET CULTUREL ?

Photo: Bernard DELCROIX

« **C**ultures d'écoles » s'écrit au pluriel, tant il y a de traditions éducatives. Pourtant, on peut écrire « *culture scolaire* » au singulier, tant « la » culture scolaire tend parfois à s'opposer à la culture ambiante et à former une sorte de contre-culture.

Jean DE MUNCK, dans la conférence qu'il a donnée lors de la dernière Université d'été de l'Enseignement catholique¹, souligne que l'école doit conserver son autonomie par rapport à l'État et à l'économie, dont les attentes adressées à l'école sont parfois contradictoires. L'école doit, dit-il, continuer à construire librement sa culture professionnelle et se resserrer autour du culturel pluriel.

Dans ce dossier, nous tenterons aussi d'approcher différentes facettes du projet culturel de l'école. Comment donner sa place à la culture à l'école ? Nous vous proposons, notamment, plusieurs échos d'ateliers thématiques. Bonne lecture ! ■

CONRAD VAN DE WERVE

1. Un écho de la deuxième grande conférence de l'Université d'été (Benoît MERNIER, « *Création et transmission : une école de l'imaginaire* ») paraîtra dans le prochain numéro d'entrées **libres** (n°82, octobre 2013).

APPROCHE
QU'EST-CE QUE LA
CULTURE SCOLAIRE ?

ATELIERS
QUELLE LITTÉRATURE
POUR QUELLE CULTURE ?

ÉCOLE ET MUSIQUE :
L'ACCORD PRESQUE PARFAIT ?

**LE NUMÉRIQUE NOUS (DÉ)LIVRE-T-IL
DE LA CULTURE ?**

PERCEPTIONS
C'EST VOUS QUI LE DITES !

REPORTAGE
MUSÉE : UNE ÉCOLE DU REGARD

CONCLUSIONS
ÉCOLE ET CULTURE :
LIEN ÉTROIT, DIFFICILE À PENSER
MAIS NÉCESSAIRE !

approche

QU'EST-CE QUE LA CULTURE SCOLAIRE ?

À l'heure actuelle, explique Jean DE MUNCK, l'école a beaucoup de succès. En progression constante quant aux champs qu'elle couvre et aux populations qu'elle rassemble, elle ne cesse de s'étendre dans la vie d'un individu. Elle est aussi sollicitée de toutes parts. Elle se vit pourtant comme fragile, délégitimée. Pourquoi ce paradoxe ? Et si cette crise était essentiellement due à la difficulté de définir les finalités de l'école et de préciser sa place dans la société moderne ?



Photo: Bernard DELCROIX

Vivons-nous aujourd'hui une révolution anthropologique ? Non, estime le sociologue, plus enclin à considérer que c'est la généralisation de l'instruction scolaire qui a constitué un véritable tremblement de terre culturel. Dans les sociétés traditionnelles, écrire, lire, compter étaient l'apanage d'un groupe très restreint de la population. Le 19^e siècle a complètement renversé la donne. Avec la révolution industrielle apparaît la nécessité d'une langue parlée par tous et d'un minimum de connaissances et de compétences. La révolution politique suppose, elle, des citoyens qui comprennent un minimum d'enjeux. On a donc besoin de professeurs déversant un savoir standard dans une très vaste population, sous la férule d'un état organisé, imposant aussi d'enseigner une histoire commune. L'école moderne devient

obligatoire et constitue sa culture spécifique à partir d'une délibération sur les savoirs dignes d'être transmis, qu'elle va hiérarchiser. Elle n'a le monopole ni de la culture, ni de l'éducation, mais elle ajoute une spécificité : la pédagogie. Il ne s'agit pas seulement de savoir comment enseigner, mais aussi de répondre à la question : que signifie faire une personnalité libre ?

SE POSER EN S'OPPOSANT

La culture scolaire est différente des autres et, le plus souvent, elle doit se poser en s'opposant. Ce n'est pas la première fois que l'environnement culturel lui est hostile. Au 19^e siècle, les enfants de paysans avaient de bonnes raisons de croire qu'ils apprenaient plus aux champs qu'en classe. Aujourd'hui, les élèves cybernétisés pensent se former davantage en

surfant qu'en allant à l'école. Celle-ci doit affirmer la spécificité de sa culture, faite du mixage d'éléments disparates, et maintenir son autonomie, mise à mal par des tentatives d'accaparement multiples.

L'école est là pour enseigner quelque chose, mais elle a aussi une visée morale. Cette composante morale est actuellement en crise profonde. Faut-il, comme le voudrait l'Éducation nationale en France, exiger qu'on (ré) apprenne par cœur des maximes telles que « *Tel est pris qui croyait prendre* » ?

J. DE MUNCK se dit convaincu de l'inefficacité de l'initiative, préférant se référer à Lawrence KOHLBERG, psychologue américain, élève de PIAGET, qui distingue trois stades dans la construction du jugement moral.

LE BIEN ET LE MAL

Pour KOHLBERG, un premier niveau de raisonnement moral, pré-conventionnel, est atteint dès l'âge de 2 ou 3 ans. L'enfant raisonne à partir de lui-même, être de désirs et d'intérêts, et d'autrui (le parent), qu'il aime et dont il a peur de perdre l'amour. Autrui est une personne concrète, avec des désirs arbitraires, qui permet ou interdit. Il n'agit pas selon des règles préétablies, et c'est justement le passage aux règles qui caractérise la deuxième étape du jugement moral : le stade conventionnel. À 5 ou 6 ans, l'enfant est élève, il comprend qu'il y a des règles à respecter. Toute la problématique morale se reconfigure autour de cette question. Mais ce n'est pas là le stade ultime de la morale.

Dans une société complexe, quand, dans une situation donnée, il n'existe aucune règle, que fait-on ? On fait appel à des principes partagés. Le jugement moral va s'appuyer sur une

culture de la délibération. C'est le stade post-conventionnel, et c'est ça qu'on appelle la démocratie.

La culture scolaire classique est parvenue à arracher progressivement l'enfant au stade pré-conventionnel pour lui donner une identité morale conventionnelle « *en construisant le prof comme un arbitre qui applique un code* », constate J. DE MUNCK. Progrès, certes, mais aussi rigidité. C'est cette école qui entre en crise dans les années 60-70. S'élever au niveau post-conventionnel suppose une culture de la délibération dans les établissements scolaires, qui tienne compte des différents stades de développement moral des uns et des autres.

BABÉLISATION

Dans la société contemporaine, la différenciation, la spécialisation des sphères culturelles et sociales va en s'accroissant. La science, la religion, l'État, l'art, l'économie ont développé des logiques, des valeurs et des langages spécifiques. Aucune instance ne peut plus prétendre être le savoir des savoirs, comme c'était le cas de la religion dans les sociétés traditionnelles. Comment vivre dans des univers aussi fragmentés ? Pour J. DE MUNCK, c'est

la langue ordinaire, la langue maternelle qui est la clé d'accès universelle au langage pluriel des différents savoirs. On part du plus familier, du plus ordinaire, pour accéder au plus lointain.

Parler, c'est d'abord comprendre. Comprendre un texte, mais aussi comprendre autrui, contextualiser, universaliser (qu'avons-nous en commun ?). L'école nous apprend que parler une langue, c'est parler des langues, c'est apprendre à jouer avec différents registres (tragédie, comédie, etc.), avec les règles, qu'on peut transgresser. La tentation est forte, face à la babélisation des savoirs et des expressions, de réduire le langage à un transfert d'informations. Il n'en est rien, s'insurge le sociologue, qui invite les enseignants à s'appuyer sur les *Exercices de style* de QUENEAU pour penser le rapport à la langue aujourd'hui dans l'école. Qu'y gagne-t-on ? La liberté ! La langue favorise la distanciation, l'appropriation et la compréhension de l'étranger. Elle permet de pluraliser l'expérience et de construire un monde commun.

CONTRADICTIONS

L'économie et l'État adressent une série d'attentes à l'école, le plus souvent contradictoires. L'entreprise veut des

travailleurs disciplinés, productifs, supportant l'évaluation, capables de s'auto-évaluer, etc. Dans le même temps, via la publicité notamment, elle tente de les convaincre d'être des consommateurs écerclés, dépensiers, cherchant uniquement le plaisir, n'attendant rien du lendemain et prêts à tout dépenser aujourd'hui. L'État, lui, attend des citoyens qu'ils soient cosmopolites, ouverts, mais aussi qu'ils fassent nation.

Voilà la schizophrénie dans laquelle nous devons vivre. Et cela ne risque pas de s'arranger, déplore J. DE MUNCK, convaincu que seule l'école peut aujourd'hui sauver une cohérence et construire des humanités post-conventionnelles, fondées sur l'intercompréhension, par la maîtrise de la langue. « *Il s'agit, résume-t-il en conclusion, de construire une école autonome par rapport à l'État et à l'économie, une école qui construit librement sa culture professionnelle, sans être soumise en permanence à l'évaluation d'autres instances, donc une école resserrée autour du culturel pluriel, considéré non pas comme l'acquisition de compétences et de passeports pour l'emploi, mais comme un facteur de liberté individuelle !* » ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

MORCEAUX CHOISIS

LIBERTÉ

« *L'école est là pour assurer que nous ne vivons pas avec des concepts restreints de liberté, pour ouvrir les espaces de l'art, de la science et de la spiritualité aux élèves. Ça me semble la condition pour la poursuite du projet moderne. Parce que si on réduit la liberté à sa définition politique ou économique, on prive les personnes qui participent de cette société de tout un univers d'alternatives et de possibilités fournies par la culture.* »

CRÉATION

« *Il y a une dialectique qui se noue entre règles et contraintes. C'est comme ça que je prendrai la question de la créativité à l'école. Bien sûr qu'il y a des règles à apprendre. Et en même temps, il faut apprendre à l'élève à s'approprier ça de manière créative, c'est-à-dire à faire fonctionner ça comme un point d'appui plutôt que comme un interdit de la création.* »

CULTURE AVANT FORMATION À L'EMPLOI

« *L'école doit se vivre comme école de culture, avant de se vivre comme formation à l'emploi. Nous ne motiverons pas aujourd'hui les jeunes pour le savoir et pour les grands défis qui leur sont adressés en leur disant qu'ils ne doivent que s'adapter et obéir aux aléas imprévisibles du marché de l'emploi. Il faut absolument rompre avec ce discours, cette obsession. Il est légitime de s'occuper de l'emploi, mais il faut d'abord que l'école s'occupe de culture, y compris dans le qualifiant, qui doit continuer à ancrer l'enseignement dans une perspective d'émancipation culturelle.* »

Propos de Jean DE MUNCK recueillis à l'occasion de son interview croisée avec **Benoît MERNIER** (compositeur et directeur de l'IMEP), disponibles sur <http://enseignement.catholique.be>, via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces », ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013. Vous pourrez lire un aperçu de l'intervention de B. MERNIER à l'Université d'été du SeGEC dans notre prochain numéro.

ateliers

Huit ateliers ont permis aux participants de creuser des questions en lien avec les thèmes de la culture à l'école et de la culture scolaire. Vous lirez ci-dessous la synthèse de trois d'entre eux¹, qui avaient pris la forme soit d'une conférence, soit d'un atelier-discussion.

QUELLE LITTÉRATURE POUR QUELLE CULTURE ?

Colette NYS-MAZURE a enseigné pendant 39 ans, après avoir été une bonne élève, orpheline et boursière. Quand on est bon élève, remarque-t-elle, on a une perception faussée de l'enseignement. On a le sentiment que ça va de soi. Serait-ce un handicap pour être enseignant ?

Écrivaine, pour qui « *vivre, lire, écrire ne forment qu'un seul mot* » et « *littérature* » se lit « *lis tes ratures* », elle s'est proposé de réfléchir, avec les participants, à « *des manières d'être avec soi-même et les autres pour que la vie en classe soit passionnante* ». Semant quelques mots comme autant de points d'ancrage, elle invite chacun à la **lucidité** (garder les yeux grands ouverts), à la **résistance** (contrer intérieurement tout ce qui pourrait nous entraîner à être ailleurs que dans le présent de notre vie),

à l'**attention** (prudence mais pas trop, respect de l'autre, concentration, mais aussi attention rêveuse et créatrice), à la **présence** (enracinement, être à soi-même une présence amie), à **ne pas se laisser éteindre**, à la **reconnaissance** (rendre grâce, connaître à nouveau, être reconnu dans ce qu'on fait). Elle incite aussi chaque enseignant à faire sienne l'expression « *l'occasion fait le larron* », car dans la vie quotidienne surgissent des tas de choses à exploiter avec les élèves.

Les portes d'entrée vers la littérature sont, en effet, multiples. Le mépris de SARKOZY pour Madame de CLÈVES ? Une excellente opportunité de revisiter ce livre formidable et de débattre du sentiment amoureux. L'assassinat d'un mari par sa femme ? Un tremplin pour une plongée dans

la langue de MAURIAC et le destin de Thérèse DESQUEYROUX. Un tableau peut mener à la découverte d'un poème, une lecture vivante à créer une ambiance orientale donnant vie à un passage de Tahar BEN JELLOUN, un atelier d'écriture à jouer avec le sens et les sons d'un prénom. Un texte poétique peut s'apprendre par cœur pour l'apprendre par corps. Une cicatrice peut servir de point de départ à une histoire, une scène de théâtre à s'essayer à d'incessants changements de tons, une BD sans texte à imaginer des dialogues entre les personnages.

Tout est bon ou presque pour qu'élèves – et enseignants – restent curieux d'apprendre et entrent dans la dynamique des mots comme liens entre les êtres. ■

MARIE-NOËLLE LOVENFOSSE

ÉCOLE ET MUSIQUE : L'ACCORD PRESQUE PARFAIT ?

La musique donne une âme à nos cœurs et des ailes à la pensée, disait PLATON... Peut-on encore écouter de la musique, chanter, jouer d'un instrument à l'école aujourd'hui ? Si on pose la question, c'est que beaucoup en doutent. Et pourtant, la réponse est oui. Mille fois oui ! De l'école maternelle à l'École normale, toutes les formes musicales peuvent être présentes.

Christian MERVEILLE² démontre, en faisant l'éloge du métier d'instituteur, que tout est ouvert dans le fondamental. L'instituteur enseigne, éduque, anime, mais c'est aussi un artiste

au sens où il peut amener dans sa classe toutes les activités artistiques : peinture, poésie, danse, et bien sûr, musique. Il souligne, comme **Sarah GOLDFARB**³ et **Catherine DEBU**⁴, que les enseignants doivent surmonter leurs réticences, eux qui n'ont pas forcément croisé d'initiation musicale durant leur parcours. Mais s'il y a parfois des « couacs », il faut dire aux enfants que « *même si ça coince et qu'on croit qu'on n'y arrivera pas, on arrive toujours ailleurs* ». Et c'est cet ailleurs qui permet d'entrer dans l'expérience artistique.

Pour le secondaire, on le sait, les programmes ne laissent guère de place. Pour **Muriel WEIS**⁵, forger la culture musicale, c'est ouvrir les horizons des élèves, les initier à des musiques « anciennes », mais aussi à celles venant d'univers, de genres, de cultures divers. Cette culture construit la personnalité des adolescents, elle est essentielle et il faut oser dépasser les cadres, provoquer les opportunités,

comme pendant les classes vertes par exemple.

Sortir du cadre, créer des ponts avec des associations de musiciens, c'est le crédo de S. GOLDFARB et C. DEBU. La première, avec le projet « *Orchestre à l'école* » de l'asbl ReMuA⁶, prête un parc d'instruments à toute une classe pour apprendre la musique, sous la direction d'un chef d'orchestre et avec l'aide de quelques professeurs d'instruments, à raison de 2 ou 3h par semaine, réparties sur le temps scolaire et parascolaire. Être dans un orchestre, c'est un travail exigeant qui demande de la concentration et de l'effort. La pédagogie en œuvre met les enfants en situation de réussite, notamment quand ils sont en représentation sur scène. Les jeunes en difficulté scolaire y retrouvent une valorisation aux yeux des enseignants, et l'estime de soi indispensable dans tous les apprentissages.

Avec le département pédagogique de l'Hénallux à Champion et sa « *Compagnie des Magigoulus* »⁷, C. DEBU propose le projet « *Osons jouer* ». Des groupes scolaires peuvent ainsi

LE NUMÉRIQUE NOUS (DÉ)LIVRE-T-IL DE LA CULTURE ?

Pour Yves COLLARD, formateur en éducation aux médias à l'asbl Média Animation depuis 1996 et spécialiste de la publicité et de la sociologie des réseaux sociaux, il n'y a pas de grande révolution dans la définition de la société d'aujourd'hui. En effet, selon lui, nous sommes autant nous-mêmes dans les mondes numériques que ce que nous sommes dans la réalité. D'ailleurs, les individus se connaissent à travers leur production médiatique et forment, dès lors, des groupes qui procèdent par affinités de goûts ou de comportements.

Cependant, le savoir opère tout de même aujourd'hui une métamorphose. Il n'est plus uniquement contenu dans l'école, mais il s'extériorise. Il est donc primordial de développer chez les citoyens les aptitudes pour aller chercher ce savoir dans l'immense stock que constitue la sphère numérique, mais aussi les capacités de traitement

de l'information afin de leur permettre de l'intégrer.

Pour Y. COLLARD, il est utile de souligner quelques éléments qui peuvent expliquer le retard de l'école face à la révolution numérique : elle est focalisée sur les dangers, il y a un retard dans l'accessibilité technologique, une absence d'adaptation dans la manière d'enseigner avec les nouvelles technologies et un détournement de ces outils (on éduque *par* les médias, mais pas encore *aux* médias).

Quant à Bruno SCHRÖDER, directeur technologique chez Microsoft BeLux, spécialiste des questions sur les paysages technologiques futurs, il nous a notamment présenté sa vision de l'internet. Il le compare à un grand cerveau virtuel composé des gens auxquels nous pouvons accéder sur la planète. Dans ce sens, il a souhaité mettre l'accent sur l'importance de la

coopération. Pour lui, lorsque tout le monde prend part à la construction d'un même projet, même s'il s'agit de quelque chose de ludique, chacun endosse une part du risque – tant le risque de l'échec que de la réussite –, et cela crée alors une émulation toute particulière autour du projet. C'est le cas pour une pièce de théâtre à l'école, mais c'est également le cas pour la mise en place de projets technologiques ou numériques.

À côté de la coopération, B. SCHRÖDER a également mis en avant l'importance du contact, véritable clé d'expression à l'intérieur du groupe et du projet. C'est pourquoi il est, selon lui, impensable de supprimer l'école telle qu'elle est là, car il s'agit bien du meilleur lieu pour socialiser et former les personnes aux savoirs et aux pratiques, de manière réelle ou virtuelle. ■

ÉDITH DEVEL

participer à des jeux scientifiques, des jeux de langage, des jeux pour la paix, etc. Ils assistent ensuite à un spectacle créé en collaboration avec des étudiants de deuxième année de l'École normale qui, plus tard, auront les outils pour faire entrer la musique dans leurs classes.

En conclusion, école et musique, continuons à jouer la même partition ! ■

ANNE LEBLANC

1. Vous retrouverez des synthèses des autres ateliers dans notre numéro d'octobre. Tous les rapports d'ateliers sont dès à présent disponibles sur notre site <http://enseignement.catholique.be>, via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces », ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013.

2. Ancien directeur d'école fondamentale, auteur-compositeur-interprète

3. Professeur à l'Imep

4. Professeur à l'Imep et à l'Hénallux

5. Professeur dans l'enseignement secondaire

6. www.remua.be

7. <http://magigoulus.blogspot.be>



Photos: B. DELCROIX / St. VANOIRBECK

perceptions C'EST VOUS QUI LE DITES !

Quelle place pour la culture dans votre école ?
Quelle importance accordez-vous à la culture d'école ?
entrées libres est allé à votre rencontre.

■ **Sergio BENEDETTI, directeur de l'Institut Saint-Michel à Nivelles (fondamental) :**

Pour moi, la culture scolaire, c'est d'abord une ouverture, une indépendance, une histoire. L'école doit ouvrir l'esprit des jeunes, elle doit transmettre des valeurs de pluralité, de liberté, de citoyenneté responsable... Un lien que mon école a avec la culture, c'est une histoire, celle des Frères lassaliens. Il faut travailler sur des valeurs de continuité, d'inventivité, de développement de la culture par rapport aux défis actuels de la société.

■ **PierreLEBEAU, enseignant à l'École Notre-Dame de la Sagesse et des Sacrés-Cœurs d'Ensival (fondamental) :**

L'enseignant qui n'a pas de culture scolaire, c'est celui qui ne comprend pas la communication avec les enfants, avec les parents, avec ses collègues... L'école doit transmettre une ouverture d'esprit. Les enfants sont ancrés dans une culture et des valeurs, et cela peut poser des problèmes : quelle culture choisir ? La mienne ? Celle des parents ? De l'école ? On doit se remettre en question par rapport à nos élèves, aux parents...

■ **Emmanuel GRÉGOIRE, enseignant au Collège Notre-Dame de Bonlieu (secondaire) :**

J'enseigne des disciplines (histoire et religion) qui permettent de faire régulièrement appel à la culture. Celle-ci peut prendre place au sein de l'enseignement de diverses manières. On pourrait davantage intégrer des visites de musées novatrices, avec des approches plus sensibles des œuvres, une plus grande liberté d'expression. La valeur culturelle que l'école doit transmettre, c'est la diversité : il ne faut pas s'arrêter à certaines productions artistiques mais viser la variété, des méthodes d'expression telles que la danse, le théâtre, le musée, les expos... La volonté d'inclure une démarche créative à la fin d'une visite de musée peut être l'opportunité pour les

élèves de s'exprimer sur ce qu'ils ont ressenti et vécu, sur ce qui a été vu.

■ **Thérèse-Louise SELVAIX, enseignante à l'Institut Saint-Ferdinand de Jemappes 1 (fondamental) :**

Ce thème de la culture me plaît car j'aime bien sortir avec mes élèves. Comme je travaille en encadrement différencié, ces enfants ne font pas grand-chose avec leurs parents. J'aime aller avec eux dans les musées. Je les emmène aussi à Mons, où l'on bénéficie de visites gratuites de la ville... Ces sorties sont toujours de bons moments. Il faut essayer d'intéresser les élèves à toutes sortes de choses, à l'art, et pas seulement au français ou aux maths !

■ **Anne RUWET, professeur de français au Centre scolaire du Sacré-Cœur de Lindthout (secondaire) :**

Cultures d'écoles, cela m'évoque des valeurs mises en avant, un chemin commun au corps professoral et présenté aux élèves. Les valeurs à retenir sont l'importance de se forger au travers des apprentissages, de se construire en se frottant à des matières, à des personnes qui les enseignent, qui en vivent. Mon école organise une section « Arts », ce qui rend une certaine culture

très présente dans l'école. Chaque degré découvre différentes cultures via des sorties, des travaux. Et puis, il y a une culture interne à l'école. Il faut s'interroger sur ce que l'on va faire dans le futur par rapport aux cultures chrétienne et congréganiste, qui doivent être relayées par des laïcs.

■ **Rose-Marie SELVAIX, directrice du Centre scolaire Éperonniers-Mercellis (secondaire) :**

Les élèves ont déjà une culture de la solidarité, du respect, mais il faut voir comment les appliquer dans des actions. Les professeurs ne savent pas toujours quel doit être leur rôle éducatif, jusqu'où ils peuvent aller, quelle est la place des parents, des coutumes, etc... Parfois, ils se retirent en disant que ce n'est pas à eux d'éduquer, et ils voudraient que les jeunes le soient déjà. Chez nous, on organise beaucoup de visites de musées, mais aussi des voyages. Là, c'est la culture du vivre ensemble que l'on développe. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
BRIGITTE GERARD



Photo: Stéphane VANOIRBECK

MUSÉE : UNE ÉCOLE DU REGARD

Nouveauté cette année, deux ateliers « découverte » ont été organisés : une visite du Musée de Louvain-la-Neuve, et une autre du Petit Cabinet d'histoires naturelles¹. Une trentaine de personnes ont opté pour la première, innovante et semblable à celles que peuvent vivre les élèves du secondaire.

Photo: Carine LAUFFS



Une visite de musée pendant l'Université d'été ? Une grande première, à ne pas rater ! Surtout que, s'il est plutôt discret, le Musée universitaire d'arts et civilisations de Louvain-la-Neuve n'en recèle pas moins de très belles collections, de toutes époques et de tous styles : tableaux, dessins, sculptures, gravures... Mais comment rendre ces œuvres accessibles aux jeunes, aux élèves ? Comment les aider à les comprendre, à les apprécier ? Ces questions sont au cœur des priorités de ce musée.

Anne QUERINJEAN, la directrice de l'établissement, accueille les visiteurs dans une salle ornée de sculptures moyenâgeuses et présente son institution. « Le musée porte un projet éducatif tout à fait dynamique, se réjouit-elle. Nous essayons de faciliter la rencontre avec les œuvres d'art. On passe de l'émotionnel à la parole, à l'échange et on ouvre un espace de sens critique et créatif. Notre but est de faire réfléchir l'enfant. Le service pédagogique met aussi en place des ateliers créatifs, où les élèves peuvent expérimenter le travail d'artiste. »

Les participants sont à présent eux aussi mis à contribution. Deux groupes se

forment, l'un suit Sylvie DE DRYVER, l'autre Isabelle MARON, toutes deux du Service aux Publics du Musée. Un des deux groupes se rend dans une salle abritant la collection hétéroclite d'un donateur. À côté d'une œuvre de MAGRITTE sont exposés masques et petites sculptures anciennes, plus exotiques. La guide s'arrête devant un bloc sculpté de taille moyenne. Elle annonce au groupe qu'il suivra une visite similaire à celles proposées aux élèves du secondaire, intitulée « Comment regarder une œuvre d'art ? ». « Il s'agit de faire comprendre aux jeunes qu'on peut poser des regards différents sur une œuvre, explique-t-elle. On en compte quatre. L'objectif est ici de les découvrir et de les pratiquer. »

FAIRE SURGIR DES CHOSES

La guide propose alors à chacun d'apprécier quelques instants la sculpture, et ensuite de dire un mot sur cet objet. Les réponses fusent : déesse, dualité, féminin, Inde, danse, souplesse, rituel, relief... On peut déceler parmi ces mots trois des quatre regards possibles vis-à-vis d'une œuvre : dans un premier temps on décrit l'objet, puis on le replace dans un contexte, on essaie

de le comprendre et ensuite, il y a le regard qui nous parle, personnel. La sculpture, qui représente une déesse, vient d'un temple hindou et date du 6^e siècle environ.

Les participants s'animent : qu'a voulu dire cette dame, en parlant de souplesse et nostalgie ? Il ne s'agit pas d'une simple description, elle va déjà plus loin, en évoquant quelque chose de personnel. La guide invite le groupe à aller plus loin dans la description. Chacun apporte sa pierre à l'édifice, les participants jouent à merveille le jeu de la visite guidée. « L'observation est suivie d'une interprétation, d'une compréhension et d'une contextualisation de l'œuvre. L'objectif de cette école du regard est de faire surgir des choses », conclut la guide.

Mais un regard reste à expérimenter : l'émotion. La guide conduit le groupe face à deux peintures, au cœur de l'exposition du moment « D'ici de-là », consacrée au Brabant Wallon. Elle invite cette fois ses « élèves » à exprimer l'émotion qu'ils ressentent en contemplant les tableaux. L'un d'eux évoque tristesse, pénombre, angoisse, tandis que l'autre laisse percevoir une lueur d'espoir, de la lumière, une éclaircie...

Pour terminer la visite, la guide propose aux participants de se mettre dans la peau d'un artiste et de produire eux-mêmes un dessin abstrait au pastel. Comment, à partir de deux mots, laisser parler sa créativité ? Calme et repos, vitesse et rapidité... Qu'évoquent ces mots, comment les traduire sur le papier ? Chacun l'expérimente... et découvre qu'il n'est pas si simple de laisser parler sa créativité ! ■

BRIGITTE GERARD

1. Vous pourrez en lire un écho dans notre prochain numéro (entrées libres n°82, octobre 2013).

conclusions

ÉCOLE ET CULTURE :
LIEN ÉTROIT,
DIFFICILE À PENSER
MAIS NÉCESSAIRE !

Étienne MICHEL, Directeur général du SeGEC, a conclu l'Université d'été 2013 par une réflexion sur le lien complexe qui unit l'École et la Culture.

Photo: Conrad van de WERVE



Nous sommes aujourd'hui quelque peu saturés de ce mot *culture*, employé à toutes les sauces. La faute peut-être à ses nombreux sens, qui engendrent parfois des confusions. Parle-t-on de cette somme de connaissances accumulées qui nous permet de développer notre goût et notre sens critique ? Évoque-t-on l'ensemble des formes acquises de comportements dans les sociétés humaines ? Ou songe-t-on à la *culture gréco-latine*, la *culture occidentale*, voire *orientale* : le mot désignant alors l'ensemble des aspects intellectuels propres à une civilisation. Quand on pense culture, on pense donc connaissance, éducation, formation, instruction, savoir. On voit bien que le lien entre la transmission de la culture et la mission de l'école est si étroit que ces notions tendent à se confondre. « *La culture*, disait MALRAUX, *c'est ce qui fait de l'homme autre chose qu'un accident de l'Univers* ». Elle ne doit pas seulement être présente à l'École, elle doit être l'École.

L'ÉCOLE : UNE CONTRE-CULTURE ?

Mais ce lien étroit est devenu difficile à penser. Parce que l'école se transforme, mais peut-être plus encore, parce que la culture elle-même, au sens large du terme, se transforme. À cet égard, rien n'est plus important que de poser un juste diagnostic sur les évolutions culturelles contemporaines. Quelques traits de ces évolutions sont la recherche de la satisfaction immédiate, l'individualisme, l'utilitarisme.

On doit reconnaître que le consumérisme triomphe aujourd'hui, peut-être moins comme phénomène économique que comme phénomène culturel. Sur une longue période, les évolutions culturelles sont d'une telle ampleur et d'une telle profondeur que les sociologues parlent parfois d'ex-culturation : c'est le mouvement par lequel une société quitte la matrice culturelle qui l'a fondée. Il y a donc un débat sur les évolutions de type anthropologique auxquelles nous sommes confrontés, et la place de la religion dans la société est au cœur de ce débat. L'enseignement catholique doit aujourd'hui confronter son projet propre avec ce que nous propose la société actuelle. Or, nous baignons dans une culture de consommation, de zapping, d'excitation permanente, de recherche de résultats et de profits immédiats.

À l'école, par contre, il s'agit de prendre le temps nécessaire à la concentration et à la maturation des apprentissages. À l'heure où tout se vaut, où tout est bon à prendre à condition que cela se vende, où les savoirs semblent accessibles à tous par la magie d'internet, on assiste à un aplatissement des savoirs. Mais le propre de l'école est, au contraire, de les hiérarchiser, et notamment de privilégier, avant toute autre compétence, une vraie maîtrise de la lecture, de l'écriture et du calcul. Face à la culture dominante, la culture proprement scolaire apparaît ainsi aujourd'hui, comme à d'autres époques et dans d'autres contextes, presque comme une contre-culture, indispensable pour « faire école », mais aussi

pour « faire société ». Voilà pourquoi nos cultures d'écoles sont précieuses : des traditions éducatives diverses, mais qui ont en commun d'éduquer des personnalités capables d'interagir avec les autres sans les instrumentaliser.

LA CULTURE : UNE MÉMOIRE À TRANSMETTRE !

Il y a, enfin, un enjeu du côté de la culture elle-même. Elle n'est en aucune manière un donné. Elle se découvre, se transmet. Comme les civilisations, les cultures sont fragiles, elles peuvent même disparaître. Quand le professeur enseigne, il transmet. Et la transmission est l'incontournable de toute société pour perdurer et inscrire l'individu dans une communauté humaine. Simplement, parce qu'il n'existe pas de société sans mémoire. C'est aussi ce qui fonde l'enseignement, et c'est pourquoi le combat pour faire vivre la culture scolaire est un combat pour la culture tout court, et inversement. ■

TRACES ÉCRITES ET VIDÉOS

Des traces de cette Université d'été sont consultables sur notre site <http://enseignement.catholique.be> via l'onglet temporaire « Université d'été : les traces » ou Services du SeGEC > Étude > Activités > Université d'été 2013.

Vous y trouverez des captations vidéo des conférences de Jean DE MUNCK et Benoit MERNIER, des ateliers-conférences de Colette NYSMAZURE et Marc BOURDOUX, et de l'atelier-discussion consacré au numérique. Ces vidéos sont disponibles sous forme de chapitres thématiques. Outre les conclusions d'Étienne MICHEL, vous pourrez également revoir la prestation musicale de clôture de Chloé HENDRYCKX (flute) et Anaëlle ZIADI (harpe), étudiantes de l'IMEP.

Les retranscriptions des conférences et les comptes-rendus des ateliers sont consultables en ligne.